



Classe 2e(Biennio), section B

LCE

Convitto nazionale Vittorio Emanuele II –

Roma

Mai 2011

Chapitre 1

(D'Amelio Alessandro, Di Martino Giulia, Distefano Ludovica, Tonello Carlo)

Dans cette nuit noire, sans lune, personne ne serait sorti de chez lui et n'aurait voulu se trouver dans un environnement comme celui-ci. Sur le terrain ne grandissent que quelques touffes d'herbe ici et là et les racines, qui dépassent du sol, entravent le chemin. Les branches des arbres, désormais dépourvues de feuilles et sans vie apparente, projettent sur le terrain des ombres terrifiantes. Un silence profond règne partout, il n'est troublé que par le cri d'un hibou, perché sur la branche d'un arbre, pas loin d'un bâtiment spectral qui se trouve au milieu du cimetière.

Devant le grille bruyante, on aperçoit deux figures encapuchonnées dans l'obscurité, comme si elles s'étaient donné rendez-vous dans ce lieu sombre, si loin du centre-ville. Les deux figures, après s'être salués par un hochement de tête, se dirigent vers le bâtiment gris couvert de lézardes, avec seulement une petite ouverture placée en haut. Elles doivent se baisser pour passer par la petite porte grinçante qui conduit à une chambre étroite. Les murs sont couverts de petites niches malodorantes qui probablement n'avaient jamais été nettoyées.

Au milieu de la pièce, il y a une table putride. La plus grande des deux figures, avec un coup sec, ouvre une niche dans le mur en face de l'entrée et, avec l'aide de l'autre personne, petite et corpulente, en extrait le contenu, en l'étalant sur la table. Un cadavre blanc, probablement mort depuis longtemps vu l'odeur qui en émane, est maintenant dans le processus de putréfaction. Les figures, avec un seul coup d'œil, semblent être d'accord: elles remettent le corps dans sa tombe. Elles regardent autour d'elles, comme si en regardant les niches, on pouvait comprendre l'état des cadavres qui s'y trouvent. L'homme, le plus petit, se dirige avec hésitation vers le côté droit de la porte. Il ouvre la porte d'une niche à mi-hauteur avec précaution et regarde à l'intérieur. L'autre figure semble avoir compris quelque chose et approche elle aussi. Elle donne un coup d'œil à l'intérieur en faisant un signe affirmatif, elle retourne vers le centre de la pièce, près de la table. Elle y étale, comme on fait avec une nappe, un morceau de tissu froissé, pris de la poche latérale de son manteau. Les deux personnages prélèvent le cadavre avec beaucoup de délicatesse, ils l'allongent sur la table sale, et ils l'enroulent dans une étoffe à l'aide d'une corde. Après avoir fini le travail d'"emballage", les deux personnages louches traînent péniblement le corps jusqu'à la grille. À

l'extérieur, un luxueux carrosse, tiré par deux puissants chevaux noirs, est stationné. Quand il voit les deux figures qui s'approchent, le cocher descend et se dépêche de les aider. Mince et frêle, on se demandait comment ses os ne se broyaient pas en dizaines de morceaux quand il marchait, pas plus grand qu'un enfant. Il porte des vêtements entièrement foncés avec un chapeau trop grand sur la tête qu'il est obligé de remettre en place à chaque fois. Ses chaussures pointues, certainement plus grandes aussi que sa taille, le font souvent trébucher sur les racines saillantes.

Avec difficulté, il réussit à rejoindre les deux encapuchonnés, se baisse devant eux et charge le cadavre sur ses épaules pour le porter jusqu'au la carrosse. À chaque mètre, il trébuche et risque de tomber, puis il rajuste son chapeau et il maudit ses chaussures énormes. En arrivant au carrosse, il se dirige à l'arrière où une malle en cuir brun foncé un peu éculé a été fixée, pour l'occasion. Il ouvre par un sonore "clock" la serrure en laiton luisant et, avec un énorme effort, il laisse tomber le lourd fardeau dans la malle dont l'intérieur est recouvert d'un satin rouge précieux, sûrement trop cher pour contenir un cadavre sale. En faisant tomber brusquement le corps dans la malle, le cocher déplace accidentellement une bande de tissu et se penche pour essuyer la sueur et pour reprendre son souffle. Quand il se lève, il se trouve face à face d'un pied froid et blanc et est sur le point de perdre l'équilibre et de tomber sur le sol humide et sale!

Les deux hommes sont devant la grille et ils semblent parler d'un sujet sensible, le cocher "Fil d' Araignée " qui travaille depuis longtemps, sait bien qu'il vaut mieux ne pas s'immiscer dans les affaires de ses patrons et il reste silencieux près de la porte du carrosse en attendant que l'un des deux hommes vienne pour la lui ouvrir. Ensuite, l'homme le plus grand, extrait de son manteau un petit sac fermé par une corde pour payer le plus petit qui s'en empare avec avidité et, tout heureux, va jouer avec le butin gagné. Fil d'Araignée ouvre la porte à l'homme qui avait porté le cadavre, celui-ci entre sans remercier en grognant; puis le cocher, sans demander la destination, commence à conduire le carrosse et à donner des ordres aux chevaux.

Les rues sont désertes, silencieuses, la coche parfois saute à cause du gravier et de la conduite téméraire du conducteur, qui, probablement, désire seulement s'enfiler dans son lit sans risquer d'être confondu avec un assassin qui porte loin du lieu du crime les corps de ses

victimes. File d'Araignée pense: "Il est vrai que l'église vient légaliser cette pratique... mais pour les médecins ! Malgré ça je ne crois pas qu'il soit juste déranger ces pauvres âmes, il est très mal élevé...Je ne sais pas ce qu'il doit faire avec ce cadavre... peut-être des rites sataniques... Que Dieu leur vienne en aide, pauvres malheureux!".

Pour rejoindre le centre-ville, il faut traverser des petites rues malfamées dans les alentours de la ville: on y trouve des logements gris, composés de murs décapés et sans fenêtre, où beaucoup de familles vivent dans des conditions de vie inhumaines. Quelques passants marchent encore dans les rues, presque tous les ivrognes qui ont été chassés parce qu'il est très tard et quelques prostituées qui cherchent des clients; ici les criminels prolifèrent tranquillement parce que les gardes ne font rien pour améliorer la situation. Parfois quelques brigands, qui sont obligés de commettre des vols parce qu'ils ont faim, sont arrêtés, mais après ils sont remis en liberté. Les taxes oppriment le peuple et rendent sa vie encore plus insoutenable mais elles serviront seulement pour faire bien vivre les riches luxueusement ou pour construire des immeubles qui célèbreront la puissance d'un seigneur ou du clergé, devenu centre principal de corruption, richesse et hypocrisie du siècle. "C'est un exemple très évident" pense Fil d'Araignée "Ils sont en train de construire ce maudit Dôme, grâce à notre argent, et beaucoup de familles ne réussissent pas à nourrir leurs enfants! Les pères travaillent, même jusqu'à la mort, en pensant que puis leur travail ira apaiser la faim de leur enfants, et voilà que les percepteurs des impôts arrivent et ils envoient tout en fumée... Et puis pour quoi? Une autre sottise église! Est-ce que nous n'avons pas assez d'églises à Milan?". Fil d'Araignée voudrait partager ses pensées avec le voyageur qui n'avait rien dit, seulement quelque plainte, pour tout le trajet, mais il s'en regarde bien! Cependant, il ne semble pas similaire aux autres... Il semble...

Dans le silence total, le parcours continue, maintenant ils sont dans le centre-ville où quelques tavernes sont ouvertes et groupes d'amis un peu ivres marchent dans les rues avant de retourner chez leurs femmes et leurs enfants. Les cloches d'une église sonnent : il est trois heures. Aux côtés des rues certaines charrettes, traînées pour les plus grandes par des bœufs et les plus petites par des ânes, pleines de marchandises, arrivées des campagnes limitrophes ou des lieux loin pour participer au marché du lendemain. Les marchands le plus chanceux et les

plus riches ont trouvé une place pour dormir dans les auberges; les autres dorment soit par terre, soit sur des lits de paille, soit assis sur la croupe des bœufs.

Voilà le retour des tristes maisonnettes grises et quelque chien errant qui aboie sans trêve. La lune continue à être cachée par les nuages, il est en train de devenir plus froid et les vitres du carrosse sont en train de s'embuer, le voyageur rapproche un doigt timidement au carreau et trace quelques lignes...il retire le doigt...il regarde les lignes comme un rêveur...il en trace deux ou trois autres... Les deux personnages sont presque arrivés à leur destination: après une dizaine de minutes au galop, ils arrivent devant la grande grille en fer battu du château. Seulement des fenêtres des appartements des nobles, les seuls qui avaient le luxe de la lumière, étaient allumés par des bougies. La grille est ouverte et le carrosse commence à traverser un grand parc. On réussissait à apercevoir les tours du château qui montaient au nord et au sud. "C'est un lieu extraordinaire, beaucoup d'artistes y ont travaillé" pensait le passager tout ça quand il regarde la "Tour du Filarete", admirable pour sa beauté. Quand on y monte, on peut avoir une vue fantastique. Voilà, le carrosse s'arrête. Le voyageur et Fil d'Araignée se trouvent maintenant dans une place énorme, le seul lieu externe avant d'entrer dans le château. Ici, Fil d'Araignée arrête les chevaux et il descend agilement de l'emplacement de conduite pour ouvrir la porte à l'homme encapuchonné et prélever de la malle son "bagage".

Avec une extrême attention et une fatigue énorme il porte le cadavre sur les épaules et s'approche au voyageur: "Monsieur, celui-ci, où je le mets?" il murmure avec sa voix stridente. Il ne reçoit pas de réponse, seulement un signe: un doigt qui lui indique le terrain. "Très bien Monsieur...Ah! Vous feriez mieux à entrer: il semble qu'il va pleuvoir!" Il le regarde pour quelques secondes et encore l'inconnu ne lui donne aucune réponse, Fil d'Araignée embêté va ailleurs "Maintenant si tu n'es pas noble, ils ne disent rien, même un mot! Quel mal élevé!" L'homme encapuchonné est droit devant la grande construction: la porte est protégée par des grilles et surmontée par une petite pendule, une cloche et une chapelle particulière. À côté, on trouve deux murailles puissantes, chacune dotée de trois fenêtres et à leur fin de deux tours. L'extérieur n'est pas très soigné: aucun parterre, aucune fontaine, aucun faste excessif... les briques marron aident à donner une atmosphère sérieuse au palais... L'homme mystérieux s'approche de la porte du château...il frappe deux fois, une

voix murmure de l'intérieur:" qui est-ce ?" " Ouvrez c'est Leonardo! Leonardo Da Vinci faites rapidement!" Avec un tonnerre, il commence à pleuvoir.

Chapitre 2

(Flaminia grassi, Andrea Torsello, Giulia di Tullio, Niccolò Palla)

Léonard entre dans le château craintivement: il savait que si le cadavre qu'il transportait était découvert, sa réputation était finie. Le bagage, qu'il transporte, est très fatigant à cause du corps. Tout à coup, un majordome s'approcha de l'artiste :

« Monsieur Da Vinci ? » dit-il;

« En personne, je regagne mon logement pour passer la nuit puisque Son Excellence Monsieur Ludovic Sforza m'a demandé de décorer la salle noire, sa préférée des chambres du château », répondit Léonard ;

« Surement, suivez-moi, voulez-vous me laisser votre bagage ? »

« Non, Non !! » répondit l'artiste très préoccupé «Ce n'est pas nécessaire, merci».

Le palais était construit entièrement en brique ; les plafonds, très élevés, rendaient le lieu froid et inhospitalier, surtout sur la façade ouest où le château est plus exposé. Les murs du palais étaient richement décorés ; dans le couloir principal étaient affichés de nombreux portraits de la famille Sforza et un très grand tableau de Francesco Sforza au milieu.

Pendant son long chemin, Leonardo remarque que le palais est constamment surveillé par des gardes armés qui vérifiaient que tout allait bien, et donc il risquait encore plus d'être pris en flagrant délit.

« Voici votre hébergement monsieur, si vous permettez je m'en vais. » et il s'en alla.

Sa chambre était très petite, mais en étant sur une tour isolée, elle donnait à Leonardo des avantages. En étant au-dessus du château, elle était très éclairée, elle était parfaite pour disséquer le cadavre.

La salle était bien nommée, il y avait une grande table, une armoire, un fauteuil et un plancher sur lequel travailler. Dans la tranquillité de son laboratoire, finalement il pouvait analyser les corps : il voulait étudier avec précision le complexe des muscles qui part des bras et se développe dans les épaules. Ce segment était ainsi riche de muscles et tendons :

différent de la façon dont il l'imaginait. Formes, dimensions et longueurs diverses des masses musculaires : évidemment, puisque cette zone de notre corps est fondamentale pendant notre vie, le grand nombre des masses est visé autant à permettre des mouvements articulés qu'à protéger les os. Il avait déjà décomposé tous les muscles : il met ses découvertes par écrit sur des papiers, avec notes et illustrations. Son fidèle carnet l'aiderait encore une fois !

Le cahier reportait les mesures qu'il avait recueillies au cours des années d'études sur la nature de tous types de forme vivante : ces corps-là avec les masses, tendons et os de bras et épaules lui donnaient l'inspiration pour concevoir un modèle d'homme parfait, les proportions harmoniques et les données mathématiques précises, qui auraient dû refléter la centralité de l'être humain dans le cosmos. Il y avait dans l'antiquité un homme de sciences qui avait essayé de reproduire l'homme parfait: un Romain, Vitruve. Il en avait vu les dessins, et en effet ils furent d'inspiration pour lui.

Cet « homme parfait » devait être inséré dans les formes fondamentales du cercle – qui est le principe de la perfection en Nature – et du carré – le symbole de la raison de l'homme, fondé sur les angles et le rencontre des droites simples. Léonard le représenta les bras et les mains ouvertes, tendues, touchantes les points extrêmes du cercle et du carré ; les jambes et les pieds, en figure d'évolution (donc deux fois les membres inférieurs en différentes positions), disposés sur plusieurs rayons de la circonférence.

Le travail de calcul, représentation et harmonie le transportèrent loin du monde, et à la fin de la réalisation, chaque fois qu'il admirait le fruit de tant d'efforts, il pensait à beaucoup de choses, qui se renouvelaient dans son cerveau sans cesse ! Maintenant cet « homme »-là lui rappelait la grâce de l'univers, une autre fois : l'harmonie et l'équilibre des quatre éléments qui soutiennent les formes sensibles de la mère Nature : Feu, Terre, Eau et Air... une merveille infinie, pour les pensées, pour les raisonnements, dont qui le nourrissent, alimentent son âme, toujours !

Quelque fois le dessin le faisait divaguer avec l'imagination, au point qu'il ne distinguait plus les rêves du réel. Sa vie, à cette-époque-là n'était pas ainsi radieuse : il vivait à Milan à

la cour des seigneurs Sforza, dont Ludovic était le grand héritier. Il ne lui faisait manquer de rien, mais ses commissions comme celles de ses courtisans n'étaient faciles à terminer : toujours quelque chose n'allait pas, ce détail n'était bon, ce visage trop réel, ce nez long... bof ! Il est heureux d'être comme il est : humble, sans prétentions, aimant du Beau et chercheur du Vrai, tout-à-fait !

Tant de demandes exagérées pour un artiste... cette-fois-là pour l'anniversaire de Ludovic le More les seigneurs lui avaient ordonné la réalisation d'un instrument musical, la structure des lyres grecques anciennes : qui aurait été jouée par Atlante Migliorati, un homme de musique qui vivait dans l'entourage des puissants de Milan.

Ce nom de famille grand, puissant, glorieux venait d'une des familles les plus célèbres qui ont fleuri en Italie. Le fondateur de la dynastie fut Muzio Attendolo, rebaptisé 'Sforza le Grand', chef de file et combattant italien ; de 1419, son fils, Francesco Sforza Duc de Milan, premier duc de la famille, combattit avec lui. Le successeur de Francesco fut Galeazzo Maria Sforza, son premier-né. Celui-ci, il a été duc de Milan aussi, mais il fut tué par une conspiration de nobles : son orgueil et la débauche ont provoqué chez eux des sentiments d'envie et de calomnie. Galeazzo fut remplacé par son fils Gian Galeazzo Maria Sforza, monté sur le trône à l'âge de neuf ans. Toutefois il n'exécutait pas ses fonctions de gouverneur et donc le trône passa à son oncle Ludovic Maria surnommé 'Le More'.

Le jour suivant Leonard rencontre justement Ludovic pour lui montrer comment il serait intervenu dans les peintures de la salle noire pour laquelle il a été convoqué. Il entre dans la pièce où Louis l'attendait pour déjeuner avec lui et discuter du travail. Mais il se retrouve pris par une certaine agitation, cette angoisse en lui qui le mettait parfois mal à l'aise, et après avoir salué et fait ses compliments à l'illustre personnage s'assoit en face à lui.

« Donc, Messer Da Vinci comment avez-vous l'intention de procéder dans la réalisation des fresques de la salle? » demande Ludovic anxieux de savoir.

Leonard prend le temps de répondre, il est très agité et ne sait pas si c'est à cause de la personne importante qui est en face de lui ou parce qu'il doit cacher un cadavre dans sa résidence.

"... J'ai pensé à utiliser des couleurs fraîches afin de rendre l'environnement plus lumineux »

« S'il vous plaît excusez-moi monsieur, mais je préfère que vous utilisiez des couleurs plus traditionnelles qui reflètent votre façon habituelle de la peinture.»

Léonard s'est rendu compte d'avoir répondu trop rapidement, sans réfléchir... un comble pour un génie comme lui !

« Surement Monseigneur....avez-vous des préférences particulières concernant les fresques ? »

« Non, aucune...je fais confiance dans votre génie ! » répond Ludovic.

Les deux continuent de manger en silence. Soudainement Ludovic reprend la discussion avec l'artiste.

« Le logement que je vous ai donné, vous plait ? »

« Oui Monseigneur, la chambre au bout de la tour profite d'un panorama superbe et elle me donne une grande inspiration ! »

« Je suis très content qu'elle soit de votre goût ... »

Après ce dernier dialogue les deux hommes ne se parlent pas jusqu'à la fin du repas quand Léonard prend congé et retourne dans sa résidence. Là il peut enfin s'étendre sur son lit et pousser un long soupir de soulagement.

CHAPITRE 3

(Federica Di Cosimo, Flavia Gizzi, Carolina Marsiglia)

Comme tous les matins, Léonard se lève tôt, il s'étire bien et puis il ouvre la fenêtre de sa chambre, par laquelle apparaît une merveilleuse vue de Florence ensoleillée. Puis, comme tous les matins, il prend son bol plein d'eau et le met devant son miroir pour commencer à se laver. Mais il s'arrête : en effet ce matin il y a quelque chose sortant de l'ordinaire. Léonard reste là à contempler son visage : « Mais regarde-là, on peut voir le temps qui a passé même sur ma peau, mon visage commence à ressembler à mes parchemins scientifiques ! Et puis, ces poches sous mes yeux...Je me sens si vieux et mal en point. Que de temps a passé depuis mes aventures nocturnes au cimetière de Milan ! ». Finalement il est prêt : bien lavé et bien habillé et il va dans son studio pour établir un peu d'ordre. Parmi ses livres et ses textes, il trouve son journal personnel, il l'ouvre et il commence à le feuilleter comme si c'était la première fois qu'il le voyait depuis longtemps. Parmi ses œuvres, il en trouve une qui représente un homme dessiné avec les parfaites proportions physiques des humains : l'Homme de Vitruve. Il commence à le contempler et il s'y arrête même pour quelque minute. En effet, il y a quelque chose d'étrange, comme quelque chose de magique ! L'Homme, il lui paraît vrai, comme s'il était en train de le regarder, mais craignant d'être fou en plus d'être vieux, Léonard, se convainc ironiquement, en toute modestie, qu'il a seulement fait un travail extraordinaire.

Tout d'un coup, quelqu'un frappe à la porte, il pose son cahier ouvert à la page de l'Homme de Vitruve sur le pupitre de son bureau et va ouvrir la porte. A peine Léonard sorti de son studio, le dessin de l'Homme commence à battre des paupières, il regarde autour et sur son visage apparaît un sourire malicieux. Puis, il détend un peu ses quatre jambes et ses quatre bras et la feuille où il est dessiné ondule une fois à droite et une fois à gauche, comme pour voir s'il y a quelqu'un. Il est vivant donc !

« Ah ! Mes yeux ! Je peux les remuer enfin, je les sentais fossilisés ! Mais je dois essayer de rester le plus calme et silencieux possible, sinon Monsieur de Vinci ou quelqu'un d'autre découvrira mon existence ! »

Justement celui-ci est rentré dans le studio avec une belle dame ! C'est de la chance ! Personne ne vient dans cette maison depuis longtemps. Elle a un ventre un peu gonflé, comme si elle était enceinte...et maintenant, qu'est-ce qu'ils font ? Et pourquoi elle s'assoie devant lui ? Mais il y a une toile pour peindre aussi ! Ah, peut-être qu'elle est le sujet de la nouvelle œuvre que Monsieur de Vinci veut commencer. J'en ai déjà entendu parler quelques fois par lui, il a dit plusieurs fois qu'il veut peindre la femme d'un son cher ami, un certain Francesco Del Giocondo Je crois...il a même dit qu'il veut produire quelque chose de spécial et d'original. Voilà qu'il se met au travail ! J'adore le voir si concentré...il commence à bien diluer les couleurs avec de l'huile pour peindre et maintenant voici son pinceau qui glisse sur le panneau de bois. Pour dessiner la silhouette de la dame, il commence par les lignes de contour...ah, c'est de la poésie ! ».

« Eh bien, dites moi Madame » dit Monsieur de Vinci « Qu'est-ce que pensez de la situation actuelle de Florence ? Et s'il vous plait pourriez vous détendre un peu plus votre cou ? »
« Bien sur Maestro ! Heu...oui, à propos de la situation actuelle, je suis assez sereine, en effet vous savez que la cité a récemment obtenu des succès militaires et politiques et il y a aussi une bonne situation économique pour ce que m'a dit mon mari » « Oui, j'ai entendu quelque chose... » « Et puis » continue la dame « ceci est une bonne période même pour la littérature comme on est à la redécouverte des œuvres classiques et on approfondit mieux celles qui sont les langues de nos ancêtres, le latin et le grec » « Oui, absolument ! » répondait Monsieur de Vinci « Mais je crois que l'invention de l'imprimerie par Gutenberg a été un des plus grands succès de l'époque ! Eu...pourriez vous vous déplacer un peu à droite s'il vous plait ? » « Oui oui, bien sûr monsieur, Je suis absolument d'accord avec vous ».

Il passe des heures jusqu'à quand Monsieur de Vinci complète sa peinture et quand l'Homme de Vitruve, qui avait bien été présent, voit l'œuvre terminée, il commence à se sentir étrange : « Oh mon dieu ! Quelle extraordinaire vue pour mes yeux dessinés ! C'est une femme merveilleuse et encore plus belle que celle de la réalité ! Elle a une position élevée par rapport à l'arrière-plan, où il y a seulement un paysage désert. C'est vraiment une créature d'une beauté à couper le souffle, qui brille malgré les couleurs sombres et foncées choisi par Monsieur de Vinci. Ses longs cheveux foncés tombent doucement sur ses épaules,

ses yeux légèrement entrouverts me transmettent un sentiment de gaieté et puis, ses bras si doucement croisés.... Je me sens comme si je pouvais me détacher de ce journal et me rapprocher de cet ange merveilleux pour mieux observer ses lèvres si minces et cette poitrine magnifique, qui éclate en montrant même les veines. Quelle créature délicate...mais moi, Je me sens vraiment étrange, Je commence avoir mal au ventre et je sens de la chaleur à l'intérieur mais j'ai les frissons... c'est ridicule ! Je suis un dessin comment je peux éprouver tout ça ? La seule chose dont je suis sûr c'est que je n'ai jamais éprouvé une telle sensation pour un être de toute cette beauté... ».

CHAPITRE 4.

(Platania, Giannetti, Ales, Pinci)

C'est la nuit. Les rues sont désertes. Les lumières sont éteintes, les étoiles font seulement compagnie à l'obscurité de la nuit. La pluie tombe légèrement sur les feuilles des arbres. Le clapotis des gouttes sur les pavés est le chant d'une nuit magique. Les nuages n'osent pas se mettre devant la Lune, pleine pendant cette nuit-là. Elle est vigilante comme un œil qui surveille la vie sous elle.

Un clochard erre par les rues de Florence et s'arrête devant un misérable palais. C'est un parfait exemple de palais de la Renaissance. Les parois à bossage lisses sont divisées horizontalement en trois étages à travers des chambranles en relief. Les trois secteurs, qui correspondent aux étages du palais, paraissent, d'en bas, de dimension légèrement décroissante vers l'haut. La structure ainsi est plus élancée. Les fenêtres se répètent rythmiquement. Il fixe la construction. Il détourne son égard et décide de continuer son parcours.

Parfois la vie est dure. Parfois elle garde des événements inattendus.

La seule fenêtre éclairée est celle du dernier étage. Mais la faible lumière ne permet pas d'entrevoir ce qui se trouve dans la pièce. Le plafond est bas, le carrelage est constitué de carreaux en argile et il est couvert d'esquisses. C'est l'atelier du célèbre artiste Leonard : les murs sont couverts de peintures, les étagères ont les volets semi-ouverts et ils laissent entrevoir des livres, des horloges, des encriers, une variété des objets pertinents à un homme de culture et d'étude. Sur la table au milieu de la chambre il y a le cahier ouvert qui montre une œuvre de Léonard : l'homme de Vitruve.

Ses yeux sont encore en train d'admirer la dame en face de lui. Ses pensées sont tournées vers elle : la Mona Lisa a créé son cœur invisible. Chaque battement réveille en lui le désir de devenir réel, chaque battement donne la vie à une nouvelle partie de son corps, chaque battement l'approche d'elle.

Soudainement, un tonnerre rompt le silence. Un fort souffle de vent ouvre la fenêtre toute grande et laisse entrer la pluie. La flamme de la lumière disparaît et la lune donne la force à

l'homme de sortir de la page mouillée du cahier. Maintenant un homme observe la lune à travers la fenêtre : nu, avec le visage mouillé par les goûtes de la pluie qui sont comme des larmes de bonheur. Lui aussi, il est vivant : il entend le sang qui coule dans ses veines, le froid caresse sa peau. Mais surtout il entend une force dans sa poitrine qui paraît éclater. Un sentiment s'agite en lui: un étrange sentiment, irrésistible, causé par la dame apparue en face de lui.

Finalement leurs souffles peuvent se rencontrer, leurs mains peuvent se serrer. Les deux figures entendent la chaleur d'un amour si fort qu'il se reflète dans leurs yeux. Ils sont secoués de frissons.

Leurs cœurs battent à l'unisson.

Parfois l'amour rend fous, perdus, tristes; parfois l'amour rend possible l'inimaginable même faire naître des créatures d'un trait de crayon ou d'un touche de pinceau. Plongés dans leurs pensées, ils ressentent d'autres présences. Leur profond sentiment de joie est ébranlé par la sensation de ne pas être seuls : beaucoup d'yeux sont pointés sur eux. Tous les êtres dans la chambre, c'est-à-dire dans les peintures de la chambre, sont en train d'observer la scène d'un œil plein de curiosité.

L'homme se rend compte d'être sans vêtements et endosse une veste trouvée sur la chaise. Ainsi, il prend la main de la bien-aimée pour la conduire loin de ce lieu. Ils sont en train de s'éloigner quand un cri interrompt leur fuite éperdue. Ils se tournent mais ils ne comprennent pas d'où vient le bruit. Ils notent que quelque chose bouge dans la salle. Le cri vient de la première image sur la gauche qui représente une dame avec une hermine entre les bras. Ils s'embrassent et ont une grande confiance : l'animal semble s'identifier à la jeune fille avec le seul regard, intense et en même temps blanc. Sa robe est très élégante mais elle ne porte pas de bijoux. Comme il est typique à ce moment, la partie la plus importante sont les manches, dessinés avec deux couleurs différents. Une dentelle noire sur le front est au sommet d'un voile du même couleur des cheveux. La femme est tournée comme si elle était en train de contrôler que n'importe qui ne sorte pas de la chambre. Elle essaie de ne pas le montrer : elle est jalouse.

A côté d'elle, il y a beaucoup d'autres figures qui maintenant sont en train d'animer cette nuit sombre en raison de la pluie. Ce scénario est semblable à celui d'une des peintures. En effet un ciel sombre, presque de la nuit, est le fond – fait de la distance par la brume - d'autres sujets. Le paysage rocheux est dominé par des fleurs et des plantes aquatiques avec au centre la Vierge, Saint Giovanni et l'enfant Jésus qui sortent de l'arrière-plan avec une lumière particulière. Ils sont entourés par des montagnes et des tas de pierres. Un ange est derrière eux. Il est en train d'avoir le doigt pointé vers le saint qui prie.

Sur la droite, une peinture de grande splendeur commence à se plaindre. Elle est Leda, le symbole de la perception physique qui se joint à Zeus, représenté par un cygne. De leur union sont nés les quatre enfants aux pieds de la dame nue : Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux. Ces personnages ne savent pas que leur fonction est strictement pédagogique : il faut apprendre à écouter ses émotions. Ils sentent une forte émotion, le désir de venir à la vie.

Parmi les personnages des peintures se diffuse l'envie de sortir et devenir humains. Ils veulent éprouver la sensation de l'air sur la peau, du froid de la pluvieuse nuit. Poussés par ce désir, les sujets prennent vie tour à tour. De la pénombre sort une figure : c'est une dame. Elle leur tourne un regard très sombre et leur demande : « Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?! » Les deux amoureux se regardent. Eux aussi, ils ne savent pas qu'est-ce qu'ils font. La dame insiste « Vous ne pouvez absolument pas sortir de cette chambre. » Soudainement, une autre dame avec une hermine dans ses bras dit : « Oh oui! Vous devez rester ici. Il est interdit de sortir! »

Un homme avec une armure affirme sévèrement : « Vous n'êtes pas humains. Vous êtes nés dans un tableau. Il n'y a pas d'espérances pour votre amour » « C'est vrai! » « Griiii griiii » « Ou vas-tu ?! Viens ici ! » « Ne me pousse pas ! » Ne t'éloigne pas! » . «Tu dois être plus attentif! Regarde où tu mets tes pieds! » Dans toute cette confusion les deux amoureux laissent silencieusement la chambre en se tenant par la main.

La chose la plus importante pour eux est rester toujours ensemble : il ne seraient pas dépendants de n'importe qui. La lune les observe encore. Elle les aura protégés pendant leur voyage.

De toute façon, dans la chambre une conversation très intéressante a lieu : « Oui, nous devrions faire comme eux ! » « Je ne veux pas rester ici ! Je veux sortir, connaître de nouvelles personnes ! » « Mais c'est dangereux ! Nous sommes des peintures ! » « Oui il a raison ! Vous êtes devenus fous ! » « Oui, je suis d'accord ! C'est une folie ! » « Mais.... » « ..Ecoutez ! » Un faible bruit de pas sur les escaliers interrompt ces discours.... « Tout le monde à son place ! »

Chapitre 5

(Artegiani Eleonora, Cafarelli Valentina, Palombieri Marta)

Léonard saisit la poignée froide, ouvre la porte : tout est silencieux. Dans le silence étrange, il se rend compte de ce qui s'est passé : il regarde mieux la scène.

Il réalise alors que la confusion règne parmi ses tableaux. Tous les sujets de ses œuvres sont dans des tableaux qui ne sont pas les leurs et à des places où ils n'avaient jamais été peints. Après une première étape, il tombe sur une de ses créations : sur les rochers peints se trouve maintenant une hermine ! La vierge est déplacée dans la scène d'un de ses croquis, le «Profil droit d'un homme et l'étude de chevaux», avec Cecilia Gallerani, occupée à se défendre entre les épées et les boucliers, à la recherche de son hermine. Cecilia porte ses cheveux attachés en une tresse, elle a les mains très fines et est vêtue avec une robe pleine de détails.

Léonard regarde incrédule les chevaliers, qui après avoir changé la scène où ils étaient en réalité, poursuivent le cygne de Léda qui pousse des piailllements stridents. Léonard, bouleversé, il trébuche dans une toile sur le sol. Il regarde vers le bas et se trouve en face de Léda et Sainte-Anne. Léda est une femme boulotte à la peau claire. Léonard la regarde mieux: elle n'est pas couverte que d'un léger voile, même si il se souvient de l'avoir peinte nue. Sainte-Anne, d'un autre côté, est vêtue d'une robe longue et elle semble plus âgée que la première. Elles sont en train de se disputer parce que la première ne peut pas trouver son cygne et la seconde, qui ne sait rien, fatiguée de la lutte, attrape une mèche de cheveux et incite l'agneau à l'attaquer.

Léonard est bouleversé. Il ne peut pas comprendre comment une telle chose a pu se produire. Tous les personnages de ses tableaux ont été mélangés dans des scénarios différents et se trouvent dans des positions étranges. Il est surpris et surtout en colère: des mois ou même des années de travail en quelques instants bouleversés. Comme s'il était passé tout à coup un puissant ouragan. Instinctivement, il voudrait déchirer tout, laisser toutes ses ambitions et l'atelier, qui avait été calme et ordonné. Mais, réfléchissant moins impulsivement, il tente de comprendre pourquoi ce qui s'est passé, peut-être qu'ils auraient voulu montrer quelque

chose ou tout simplement s'étaient rebellés, mais, c'est sûr, ce qui s'était passé reste un mystère à éclaircir.

Avec une tête pleine de doutes, d'incertitudes et de pensées, Léonard décide de quitter son atelier, fermer la porte et aller dormir. Son lit chaud l'assure bien peu et, peu de temps après, tous ses doutes réapparaissent. Après cette légère pensée, tous les doutes qui avaient été causés par ses tableaux réapparaissent. Si ses peintures ne reviennent pas comme précédemment? C'est la question qui le tourmente le plus, Il se tortille dans le lit sans trouver une réponse. Au mieux, il pourrait renommer son tableau "La Vierge aux Rochers" "L'hermine des roches» ou «Léda et le Cygne» «Le Cygne et les Chevaliers." Son esprit fatigué cède et ses yeux se ferment de plus en plus: Léonard tombe finalement endormi dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, au réveil, il se rappelle les pensées de la soirée précédente. Il est prêt rapidement, il quitte la chambre en désordre et se rend à son atelier. Arrivé à la porte, il se bloque : il a peur de ce qu'il pouvait trouver, peut-être pire que la dernière fois! Il vient lentement, il a peur, devant ses yeux s'ouvre une scène où règne la calme. Il suffit de regarder pour voir que la vierge est de retour à la place de l'hermine, tandis que l'animal est maintenant avec sa maîtresse Cecilia Gallerani. Léda et son cygne sont de retour ensemble, comme aussi Sainte Anne et son agneau. En bref, tout est de retour à la normale !

Tout sauf la confusion qui il y avait: pinceaux, peintures à la détrempe, bougies, crayons et papiers ont été éparpillés un peu partout. Léonard est surpris, il ne se soucie pas de la confusion, il a finalement posé, car il est situé en face de toutes ses créations comme ils ont été peints par lui. Son atelier est méconnaissable: les murs jaunes-pâles sont remplis avec des éclaboussures de peinture, la petite fenêtre d'où la lumière entre toujours est complètement cassée, les pigments bien rangés sur les étagères à côté de la fenêtre sont ouverte et certains sont même vides. Enfin, la table où il étudie est renversée et il est entouré par plusieurs journaux. Alors qu'il met en ordre, fatigués mais heureux, il voit quelque chose qui le bouleverse encore plus. Le tableau de la Joconde a disparu et a laissé place à un paysage confus, avec des montagnes et petits fleuves, sur le triste fond. Il se tourne brusquement, il tente désespérément entre ses esquisses et études, tout est encore

là, sauf l'homme de Vitruve, qui a laissé seulement un page blanche. Léonard est assis par terre, il ne peut pas et il ne veut pas croire ce qu'il venait de voir. Ce moment de soulagement qu'il avait senti juste avant est terminé, la dépression et les préoccupations redeviennent et cette fois, tout ce qui l'attend n'est que noir. Il reste couché par terre comme la preuve d'un terrible sentiment de vide.

Chapitre 6

(Flaminia Casella, Mattia Dapiaggi, Leonardo Melillo, Alessandro Valente)

Après avoir réalisé avoir perdu le contrôle de la situation, Léonard devient fou. Il s'aperçoit que la peinture de la Joconde est vide et triste, la nature du fond se noircit et commence à se faner. Le fleuve, autrefois limpide et cristallin, perd peu à peu sa vitalité et sa beauté ; et le ciel, à l'origine avec des tonalités bleues et roses, devient gris, puis noir et couvert de nuages. À la place de la femme il reste seulement un grand halo noir au sein duquel il y a une fissure qui semble s'étendre à vue d'œil. L'homme de Vitruve n'est plus là: le cercle est en train de devenir noir et le carré est en train de se décolorer. Avec le temps, la dépression prend la place de la folie.

Léonard commence à vieillir précocement du fait de l'inactivité dans laquelle la dépression l'a plongé: ses cheveux deviennent crépus et blancs, des rides, qu'autrefois il avait seulement lorsqu'il riait, commencent à recouvrir son visage et il devient toujours plus maigre et gauche. Ses intérêts disparaissent graduellement et la vieille dormeuse dans le salon occupe la majorité de ses journées.

Après dix ans très lents, Léonard n'a plus nouvelles de ses deux personnages et le pire arrive quand il reçoit une lettre du roi de France qui lui rappelle un accord passé:

“Cher Monsieur Léonard Da Vinci,

*François I de Valois, roi de France,
vous rappelle sa volonté d'avoir dans
sa magnifique Cour l'œuvre représentant
la femme la plus belle du Monde que,
il y a quatre ans Sa Majesté le Roi
vous avait demandé de peindre.*

*En plus, Son Altesse vous renouvelle
Son invitation à La Cour de France.*

Cordialement,

François I de Valois roi de France”

Un frisson froid parcourt très vite le dos de Léonard, frisson qui, bientôt, devient une peur terrible. Leonard avait oublié la commission du roi ou peut-être que son désespoir lui avait fait oublier cette première lettre de François I^{er}, une lettre qui lui avait commandé de peindre le portrait de la femme la plus belle du monde. L'artiste avait évidemment accompli son devoir mais maintenant se retrouve les mains liées. La fissure qui dix ans avant avait commencé à s'étendre au sein de l'halo de la Joconde est devenue très grande et le fleuve paraît presque séché et sans vie. Sur son journal, ce qui était autrefois l'ancienne place de l'Homme de Vitruve est devenue transparente et le parchemin très jaune et usé.

Entre-temps, les deux amoureux vivent une vie très heureuse: ils ne dorment jamais, ils n'ont pas besoin de cela; la nourriture n'a aucun effet sur leur corps et l'eau est chose pour les êtres humains, ils vivent de leur amour. Mais, en vérité, ils souffrent d'une sensation dont ils connaissent trop bien la provenance et quand parfois l'un des deux allait surveiller leur créateur sans se faire découvrir, bizarrement cette douleur-là augmentait. Lorsqu'ils parlaient de leur vie chez Léonard, ils faisaient des grimaces de dégoût comme s'ils étaient encore sous l'asservissement qui les avait figées depuis leur naissance. Ils savent qu'il y a une seule solution: drastique, oui, mais nécessaire et qui doit être faite en un rien de temps, car il en était passé déjà trop.

Ils ne vieillissent pas : Lisa est toujours jeune et belle et l'Homme a un corps parfait comme Léonard l'avait dessiné, tout se passe comme prévu mais...

- Léonard n'est plus là! Léonard n'est plus là! dit Lisa en courant vers l'Homme qui tout de suite se lève et prend la femme dans ses bras

– Calme-toi! Et dit moi ce qui s'est passé!

– Léonard s'en est allé! Il n'est plus là, il n'est plus chez lui! Je suis entrée dans sa maison mais il n'y avait personne! Tout a disparu: ses livres, ses peintures, ses projets! Rien de rien! s'écrie la femme

– Calme-toi! Reste tranquille! Tu verras que nous trouverons une bonne solution!

En effet, la décision de Léonard était celle de partir soudainement sans y penser trop, pour voir si la dépression pouvait finir en s'éloignant de ses problèmes. Ainsi, en l'espace d'une journée, Léonard avait préparé tout ce dont il avait besoin pour aller en France et maintenant il commence son long parcours. Le soleil est brûlant, l'air est sec et la route sinueuse, mais la recherche désespérée d'un soulagement est celle qui dirige toute la folle expédition. Le chariot est inconfortable et les chevaux sont très fatigués par la chaleur et le voyage. Les domestiques et assistants sont quant à eux terrifiés par le comportement bizarre de Léonard: peu à peu ils commencent à abandonner leur maître et il se retrouve très vite à affronter son voyage tout seule.

Léonard paraît ne pas s'en apercevoir car sa pensée est toute tournée sur ses prochaines expériences à la Cour de France, sur son rapport avec le Roi. En vérité il pense à tout pour ne pas penser à ce que le tourmentait depuis dix ans, une chose que maintenant il est en train d'abandonner. Un jour, à la moitié du voyage, dans une auberge à Milan, Léonard rencontre et sympathise avec un artiste du nom de Righetto Parrini, « Soleil blanc » pour les amis, qui lui demande d'exprimer des opinions sur sa dernière peinture en l'invitant dans son atelier. Arrivés chez lui, Righetto lui montre le cadre appelé « La Vierge et l'Enfant » et Léonard a un coup au cœur: « Elle paraît... » dit le voyageur, « Quoi? » répond l'artiste milanais, « Non, rien, c'est une œuvre merveilleuse », « Uh! Merci... ».

Léonard est assailli par nombreuses pensées et, une fois retournés à l'auberge, il raconte tout ce qui s'était passé à Soleilblanc: « En vérité, ton œuvre me rappelle une de mes meilleures peintures, la Joconde... mais, est-ce que tu sais quel est le pire ? » « Non, dites-le-moi ! » « Elle est sortie de son cadre et, avec l'Homme de Vitruve, un projet que j'ai dessiné, ils sont tombés amoureux et ils se sont enfuis ensemble! ».

D'abord, Soleilblanc n'en croit pas ses oreilles mais ensuite, alors que Léonard raconte les détails, avec une telle force de persuasion, il commence à le croire et il veut trouver une solution.

Soleilblanc lui suggère un accord : l'artiste milanais, en effet, lui propose son œuvre si Léonard l'emmenait jusqu'à Paris pour connaître de nouveaux artistes. Léonard, séduit immédiatement par cette proposition et, donc, la possibilité de ne pas arriver en France sans

l'œuvre promise, accepte et les deux se mettent en voyage pour la France. Le parcours semble moins terrible avec un ami, et le soleil et la sécheresse de l'air n'ont plus d'importance pour lui; il ne sait pas si celle félicité-là vient du fait de ne pas arriver chez François I^{er} les mains vides ou d'avoir un ami avec lequel parler de l'art, de la vie et des émotions qui génèrent l'art. Les jours passent et Milan est désormais loin, quand ils décident de s'arrêter à Lyon, puis à Orléans et, après deux mois de voyage, Léonard arrive à Amboise avec son nouvel ami.

Là-bas les deux se saluent et se souhaitent une bonne chance, Soleilblanc donne à l'artiste toscan sa peinture, ils se remercient et leurs chemins se séparent. Arrivé à la Cour du roi, Léonard soupire pour se donner du courage et commence à traverser les infinis jardins ; une fois qu'il se trouve devant la grande porte d'entrée, deux hommes habillés avec des armures et armés d'une lance qui croisent pour ne faire pas entrer les hôtes importuns, lui demandent son identité et Leonard répond peureusement : - M-moi, j-je suis L-Léonard de Vinci, j-je suis ici p-pour demande du roi F-François I de Val...- LEONARD ! Êtes-vous ?-, un homme grand et imposant est en train de descendre un énorme escalier en marbre, il est habillé avec des vêtements très étranges aux yeux de Léonard et il paraît se fondre dans le faste de la pièce environnante -.

À votre service, votre Altesse – dit Léonard de manière étouffée, - Entrez Maître Léonard, Faites-le passer !

L'homme entre dans le palais et à peine faits cinq mètres qu'un nouveau monde s'ouvre derrière l'homme : une multitude de peintures recouvre les murs. Le sol est entièrement fait de marbre comme l'escalier mais ses couleurs le font ressembler à un champ de fleurs, les fenêtres sont grandes et larges et la domestique file à toute vitesse.

- Bienvenue mon ami, avez-vous fait un bon voyage ? Il y a déjà une demeure qui vous attend, mais vous devez être très fatigué ! Allez, Albert vous montrera votre logement -.

Léonard n'a pas eu le temps de répondre qu'il se trouve déjà dans une belle demeure à l'écart du château royal. Son nom est le Clos-Lucé lui apprend-t-on. Albert lui fait visiter sa nouvelle demeure : l'armoire en frêne est pleine de vêtements à sa taille trouvé par quelqu'un qui avait fait des recherches ciblés et le laboratoire spacieux et éclairé. Le même soir,

pendant le dîner, l'artiste et le Roi parlent et Léonard découvre que François est un amateur de l'art et de musique: il possède environ deux mille peintures et il a à sa disposition bouffons et auteurs-compositeurs.

Chapitre 7

(Carioti Jacopo, Corneli Maria Paola, De Stefanis Fernando, Pregagnoli Giulia)

C'est comme si dans cette tiède nuit printanière la Lune avait choisi de se dissimuler pour laisser sa place aux astres qui éclairent le Clos-Lucé, quand voilà que l'écho de coups furieux sur une porte interrompt cette interminable quiétude. Le vieillard ne peut pas l'endurer, ne peut pas y réussir, c'est comme si ce martèlement sur la porte de sa chambre soit petit à petit en train de neutraliser toute sa pensée.

Il lève son corps du fauteuil où il s'est sitôt abandonné, un pas après l'autre, Dieu, il est devenu vraiment vieux, peut-être que c'est la première fois qu'il s'en rend compte. Quand il ouvre la porte, cette-ci dévoile une silhouette imposante:

“Sire, que faites-vous ici à cette heure de la nuit?”

“Mon sommeil est troublé par des cauchemars” sa voix chaude et profonde montre beaucoup de sa personnalité.

Le roi a la réputation d'être un grand coureur de filles, et en l'observant avec les yeux de Léonard la raison est claire : les épaules majestueuses et les forts traits du cou et du visage ont fait tomber à ses pieds beaucoup de femmes pendant les ans.

- “Si vous attendez, majesté, je peux vous préparer un somnifère...”
- “J'attendrai volontiers... Je ne peut pas chercher une compagnie meilleure que la vôtre, sauf peut-être celle d'une femme!”
- “Qu'est-ce qui vous rend-vous anxieux, majesté?”
- “C'est la politique, Léonard, ce travail venimeux avec lequel les rois se délectent.”
- “Je comprends, sire... Les serviteurs parlent... Il y a des... Des voix, qui serpentent, et qui disent qu'il y a la possibilité que vous perdiez la place que vous appartient à cause de la corruption et des louches supercheries qui se nouent dans le monde confus de la politique.”
- “On murmure, mais faites attention puisqu'il s'agit seulement de murmures, que Charles d'Habsbourg veuille m'usurper avec l'aide véreuse du banquier Fugger.”
- “J'ai eu des informations qui concernent un manifeste de votre adversaire...”

- “C’est vrai, tout cela: Charles n’avait pas le crédit suffisant chez beaucoup de princes allemands, mais il semble que ces princes aient été magiquement convaincus grâce à des grands sommes d’argent provenant des coffres-forts de monsieur Fugger.”
- “Je comprends... Mais ce banquier, Fugger, est-il vraiment aussi riche comme on le dit?”
- “Il est le descendant d’une des familles les plus riches d’Allemagne, pas seulement le banquier de Charles, mais aussi celle du Pape: c’est grâce à lui que la garde suisse pontificale est née! Vous pouvez donc imaginer sa richesse, si tout l’argent des Habsbourg et du pape passe dans ses mains!”

Le roi essaye de garder son calme, mais la pensée des élections le torture: il ne réussit plus à contenir son esprit indompté, qui crie des replis de son âme. Léonard, épuisé par sa vieillesse, cherche un prétexte pour éviter que la discussion ne s’enflamme.

- “L’infusion, sire, est simple à préparer... vous attendrez seulement quelques minutes! Asseyez-vous, je vous en prie!”
- “Vous me rassérez, Léonard... Une nuit tranquille est ce que je convoite le plus, dans ces temps difficiles...”

Léonard s’approche prudemment à sa table, qui garde de nombreuses préparations, dont lesquelles beaucoup sont dangereuses, si manipulées improprement. Après avoir pris les ingrédients nécessaires, camomille, aubépine, coquelicot, gaillet odorant, verveine, mélisse officinale et houblon, il commence à filtrer une infusion d’une puissance incroyable, suffisante pour assurer à son seigneur, jusqu’au jour suivant, un sommeil tranquille.

Devant sa table il y a une grande fenêtre, qui offre une perspective parfaite sur cette claire nuit du 2 mai 1519.

Mais voilà que la calme que l’obscurité amène avec elle est brisée par l’arrivée de deux figures encapuchonnées.

Celles-ci tournent leurs visages au ciel, et observent la lumière de leurs yeux dans les ténèbres des pupilles du vieux maître.

Léonard se sent soudain faible, perd de ses mains l’infusion déjà prête, qui se déferle sur le terrain avec un CRASH.

- “Que se passe-t-il, maître?”

- “Ils... Ils sont ici, ils m’ont trouvé... Ils sont en train de venir me prendre... ils veulent me tuer” Il râle sur le terrain, en regardant avec des yeux piteux son roi.
- “Léonard, je vous en prie, assagissez-vous!”
- “Ce n’est pas une mensonge, sire...”
- “Et alors expliquez-moi qu’est-ce que c’est!”
- “C’est un cauchemar, monsieur, un cauchemar ressuscité qui est retourné pour me tourmenter des replis de mon passé. Il s’est passé il y a quelques années, quand je me délectais avec la peinture, comme aujourd’hui, mais mes créations avaient quelque chose que les rendait vives, réelles, ou au moins j’espérais comme ça. Mais quand ils ont acquis vraiment vie, je me suis rendu compte combien mon espérance était naïve et foule.”
- “Qu’est-ce que cela signifie, “ils ont acquis vraiment vie?”
- “ Cela signifie, sire, que mes créations sont devenues des êtres humains ”
- “ Ne vous moquez pas de moi, Léonard! Je vous en prie, je suis fatigué et étourdi!”
- “ Je n’oserais jamais, majesté... Comment est-ce que je pourrais me moquer de vous, de mon sire? Je vous prie, protégez-moi d’un destin cruel!”
- “ J’espère par vous, Léonard, que ce que vous êtes en train de me dire est la vérité, sinon... Sinon, cette nuit sera votre dernière ici dans ce manoir: vous serez congédié demain matin! GARDES, CERNEZ LE MANOIR! IL Y A DES ASSASSINS AUX PORTES!”

Le retentissement profond de sa voix bouleverse les gardes de la torpeur qui les enroule. Dans un moment le manoir devient sûr, mais c’est trop tard: les deux encapuchonnés sont déjà dans le palais.

Un garde se rapproche du plus grand, qui extrait de sa manche une lame avec laquelle il poignarde le premier garde.

Léonard perd lentement la perception de ses jambes, mais en courant il se dit:

“Je peux le faire, je dois le faire!”

Il se redit souvent cette phrase: quand il pense que tout peut être perdu, quand quelques unes de ses idées ne sont pas acceptées par les autres savants.

Cependant c'est grâce à ses idées et à son désir de connaissance qu'il est devenu pas seulement le conseiller du roi mais aussi un savant connu dans la plupart des pays de l'Europe. Le même désir de connaissance qui l'a amené à la création de ces deux bêtes qui maintenant le veulent mort. En un instant, la pensée que tout cela est en train de se passer par sa faute le frappe, comme la foudre qui s'écrase sur la terre... Et la terre est sa tête.

Il essaye de disperser cette pensée, quand il se détourne: il perçoit les regards assoiffés de sang des objets qui le chassent, car ce ne sont que des objets. Son cœur essaye une dernière pulsation: il n'est qu'un vieillard, qui est renversé par son destin. Son corps comprend qu'il n'y a plus rien à faire, sinon d'arrêter ce supplice. Il tombe par terre, et le son strident de l'acier remplit pour une dernière fois son cerveau, alors qu'une lame remplit sa gorge.

Les deux créatures s'arrêtent, Lui laisse sa lame sanglante et la regarde: un sourire satisfait, mais surtout amoureux; Elle, Mona Lisa, perçoit le même sentiment. C'est le dernier sourire, avant de retourner à la réalité: une réalité où une création ne peut pas vivre sans son créateur.

Epilogue

Il est un serviteur, pauvre et humble, mais honnête.

Vous vous demanderez qui est son patron, et bien, c'était un savant, un artiste et un scientifique, malheureusement mort dans un pays étranger il y a quelques jours.

La cause de sa mort? Inconnue.

Quelques uns disent qu'il est devenu fou à cause de ses préparations, d'autres racontent qu'il était malade depuis longtemps, d'autres encore inventent des récits étranges qui parlent de magie et d'assassins.

Il est le premier qui a le courage d'entrer dans l'atelier du disparu.

Ce jour là, sa fille aussi est avec lui, une jeune souriante, qui aime beaucoup l'art et surtout les créations de l'artiste, qu'elle a connu quand elle était trop petite pour se souvenir.

Ainsi, ils rejoignent un coin de l'atelier, où ils voient une toile couverte par un drap sale.

En le soulevant, ils découvrent la figure d'une femme, qui ne laisse transpirer qu'un sentiment: l'amour.

Ses lèvres forment un étrange sourire, qui la rend encore plus intrigante.

Le serviteur la regarde, hagard, quand sa fille lui dit: "Père, venez ici!"

De l'autre côté de l'atelier, en face de la peinture, il y a un dessin particulier, qui frappe la jeune fille : un homme, avec quatre bras et quatre jambes.

"C'est un des dessins du maître, de monsieur Léonard..." dit-il, en faisant le signe de croix. Maintenant, un éclat de rire remplit l'air.

"Pourquoi est-ce que tu ris, ma fille? Tu n'es pas triste pour la mort du maître? "

"Non... Seulement... Regardez, il semble que cette toile-là soit en train de sourire au dessin... Tu t'en rends compte?"

"Tu es folle! Ce ne sont que les rêveries d'une adolescente..."

Le serviteur n'imagine pas combien sa fille est pourtant proche de la vérité...